

qui lui permettent de faire des profits dans sa culture et, en même temps, procéder à l'amélioration du sol. Ces deux buts s'atteignent l'un par l'autre. Si le prix de revient des denrées de vente est au plus bas, celui du fumier sera également faible, l'augmentation de la richesse de la terre coûtera peu, et réciproquement.

Par conséquent, plus tard, lorsque l'amélioration du sol aura avancé, on se livrera à la production des fourrages artificiels, et même, dans une culture plus intensive à celle des racines fourragères.

Une fois arrivée à la richesse qui permet ces cultures, la terre aura une production différente et les spéculations devront nécessairement subir une transformation. Car les conditions économiques du domaine étant tout autres, le choix de l'espèce, de la race et de la spéculation devra reconnaître l'influence de ce changement.

La proximité des brasseries, des distilleries, des huileries, etc., exerce aussi son influence sur les fermes les plus rapprochées. Dans certaines contrées, ces industries sont considérées comme faisant partie des opérations agricoles; tellement que toutes ou presque toutes les fermes d'une certaine étendue possèdent leurs petites distilleries ou huileries, ou même leur amidonnerie. Le personnel des fermes est alors occupé, pendant l'hiver, au service de ces nouvelles branches de spéculation agricole. Une foule d'agriculteurs éminents recommandent fortement l'introduction de ces industries dans les fermes, et promettent à celles qui s'y livrent des profits qui jusqu'à présent n'ont pas fait défaut.

Par leur moyen, les racines et les grains, toujours encombrants et d'une vente assez souvent difficile, sont transformés en un produit d'un prix élevé, d'un emmagasinage commode et d'un débit avantageux. Ces industries payent la matière première, les grains et les racines au prix courant des marchés et en extraient un produit fabriqué dont la valeur commerciale couvre toutes les dépenses de fabrication. Mais ce qui est surtout avantageux pour la culture, c'est que ces industries laissent un résidu dont le prix de revient est nul et qui est d'une haute valeur nutritive pour le bétail. Par conséquent, l'animal qui s'en nourrit n'a à payer que de faibles dépenses et le cultivateur peut livrer ses denrées animales à un prix qui défie toute concurrence.

Nous ne prétendons pas par là recommander l'introduction de ces industries agricoles, nous n'en faisons connaître que l'influence favorable qu'elles exercent sur l'augmentation des produits du bétail, et, sous ce rapport, elles se recommandent d'elles-mêmes. Voilà encore une amélioration qui doit attirer l'attention de nos hommes de progrès.

Les résidus que laissent ces industries conviennent aux vaches laitières, aux porcs, mais surtout aux bêtes à cornes et aux moutons à l'engrais. C'est donc spécialement la spéculation sur la production de la viande qui se trouve influencée par ces transformations des produits de la terre.

Les débouchés c'est-à-dire les marchés où il est facile de vendre à un prix élevé les denrées animales exercent aussi une influence sur le choix de la spéculation.

« Le plus vif stimulant des progrès agricoles, dit M. Lecouture, c'est le débouché, c'est le placement des produits à un prix rémunérateur. Sans débouchés, l'agriculture n'est pas une industrie véritable, car elle produit alors pour elle-même, restée isolée dans ses campagnes, ne porte rien au marché, n'achète rien. Arrivent les débouchés, chaque ferme devient alors une manufacture de produits organiques; les campagnes consomment les produits des villes, et les villes les produits des campagnes; les denrées circulent; les échanges se multiplient; la division du travail s'organise; chaque région culturale s'applique de préférence à la production la plus convenable à son climat, à sa terre, à ses forces productives; bref, l'activité succède à la tor-

peur; tout se réveille; la terre fertile se couvre de récoltes, et la terre pauvre, sollicitée par les besoins croissants de la consommation, devient l'objet d'améliorations profitables.

La formation des races précoces d'engraissement n'a eu lieu que sous les exigences de la consommation. Un bon jour, l'agriculteur anglais s'est aperçu qu'avec les races communes, il ne pouvait pas produire de la viande à un prix assez bas pour que la consommation en fût abondante: il a eu peur de la concurrence étrangère et aussitôt il s'est mis à l'œuvre et de magnifiques races de boucherie ont été créées, des races qui à l'âge de trois ans peuvent donner leur maximum de viande, des races, enfin, qui avec une nourriture donnée produisent deux fois plus de viande que nos races rustiques. A quoi peut-on attribuer la formation de ces races, si ce n'est aux besoins pressants de la consommation, aux débouchés qui leur étaient ouverts?

Ici, même en Canada, les choses sont bien changées depuis quelques années: la production du beurre a atteint une abondance que nos pères, producteurs de grains avant tout, étaient loin de soupçonner. Dans un grand nombre de paroisses, le nombre des vaches a considérablement augmenté et de toutes parts les idées se portent à l'amélioration de cet utile bétail. Partout on a recours à la sélection et même plusieurs cultivateurs se livrent à l'amélioration par les croisements. Nous pensons être dans le vrai en attribuant la principale cause de ces changements aux besoins croissants de la consommation et à la facilité des débouchés.

L'influence des débouchés sur le choix de la spéculation est donc considérable, nous ne pouvons le nier. Mais cette influence est encore plus forte lorsqu'il s'agit d'introduire une spéculation nouvelle dans les localités. Avant d'entrer dans cette voie, il est d'absolue nécessité de prendre les moyens nécessaires d'écouler les produits nouveaux que cette spéculation peut livrer à la vente; il faut en un mot s'assurer de bons débouchés, autrement ces denrées resteraient longtemps entre les mains du producteur et les profits diminueraient en conséquence. De plus, le détenteur de marchandises qui ne s'est pas fait connaître comme tel par ses opérations antérieures se trouve dans l'obligation d'offrir sa marchandise; or, quand l'offre est forcée de faire les premières démarches, et d'aller au-devant des demandes, elle se met dans une mauvaise position pour bien vendre et nécessairement elle produira des bénéfices moindres. C'est malheureusement ce qui arrive pour le producteur d'une denrée nouvelle; à moins, toutefois, que la consommation l'ait instantanément demandé.

La possession d'un capital et de certaines dispositions personnelles est encore une condition avec laquelle le cultivateur doit compter.

La production de la laine exige moins d'avances parce que la marchandise peut être en peu de temps livrable à la vente. Dès la fin de la première année le mouton donne sa toison et le cultivateur rentre alors dans une grande partie de ses déboursés. La spéculation sur la fabrication du beurre, du fromage, de la viande rembourse moins vite les avances qu'on lui a faites.

De même, certains spéculateurs s'entendent mieux à l'entretien des moutons, d'autres à la production du lait, et d'autres à l'engraissement.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Un *Catholique* a terminé, dans le *Journal de Québec* du 2 décembre, la lourde et pesante machine de guerre qu'il destine à renverser et à broyer deux petits paragraphes de la *malheureuse Revue de la Semaine* du 18 novembre. C'est dans un engrenage de sept colonnes que ces deux pauvres paragraphes